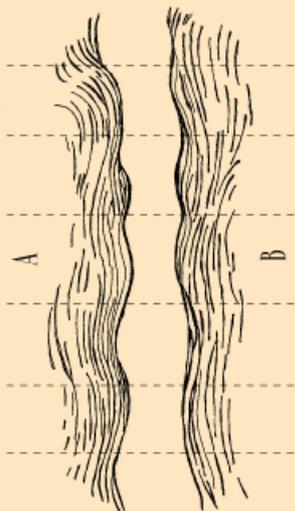


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

*Éditeurs scientifiques : Daniele GAMBARARA,
Fabienne REBOUL.*

Yves ERARD, « Saussure et
Wittgenstein : deux pensées en
cours. »

Communication donnée dans la session d'Ecaterina Bulea-
Bronckart, *Didactique et CLG*, au colloque **Le Cours de
Linguistique Générale, 1916-2016. L'émergence**,
Genève, 9-13 janvier 2017.

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de la session d'Ecaterina Bulea-Bronckart,

Didactique et CLG :

<https://www.clg2016.org/geneve/programme/session-12/>



CERCLE
FERDINAND
DE SAUSSURE

Saussure et Wittgenstein : deux pensées en cours.

Yves ERARD
Université de Lausanne – Suisse
yves.erard@unil.ch

Revenir au cours

En 1916, Charles Bally et Albert Sechehaye publiaient le Cours de linguistique générale (CLG). Cent ans plus tard, ce livre a-t-il encore des choses à nous dire ou ses pages sont-elles devenues muettes comme une tombe sur laquelle on dépose une couronne mortuaire les années de commémoration ? J'aimerais montrer dans cet article que la pensée de Saussure est encore bien vivante et que la linguistique qui considère le CLG comme un acte de naissance a encore quelques leçons à recevoir de ce texte. Mais, pour entendre ce Saussure dans le Cours de linguistique générale, il faut tendre l'oreille pour percevoir cette voix couverte qu'elle est par le vacarme de la grandeur et de la décadence du structuralisme.

À cette réception structuraliste dans les sciences humaines qui en contraint la lecture en 2016, il faut ajouter la découverte en 1996 de manuscrits inédits de Saussure publiés en 2002 dans les *Écrits de linguistique générale* (ELG) qui redonnent au CLG une tonalité originale. L'écho du maître hante désormais ses propres propos. Le Saussure des ELG devient ainsi le critique du Saussure du CLG (Jäger 2010 : pp.172-204). Cent ans après sa publication, toute lecture du CLG doit faire le détour par cette autre voix des ELG.

Dans ces conditions, le centenaire du CLG pourrait très vite tourner à la célébration d'une sorte de schizophrénie qui verrait s'affronter un Saussure I, père du structuralisme, et un Saussure II, critique des fondements du structuralisme (un peu sur le modèle d'un Wittgenstein I, père du positivisme logique et d'un Wittgenstein II, père de la philosophie analytique). Ce conflit entre un Saussure authentique et un Saussure mal interprété implique un procès en trahison des éditeurs du CLG pour avoir travesti la pensée de celui qu'ils ont contribué à faire connaître et reconnaître. Au lieu de chercher à réduire ce paradoxe par la victoire et la défaite de Saussure sur Saussure, la linguistique du XXI^e siècle tirerait un grand profit à faire dialoguer Saussure avec Saussure pour faire entendre la polyphonie du CLG en contribuant ainsi à l'émergence d'un nouveau Saussure (sur le modèle du New Wittgenstein). Sa pensée gagnerait à être présentée dans son évolution comme chez Depecker (2009)

ou déployée dans son archéologie comme chez Utaker (2002). Nous verrions ainsi mieux comment sa réflexion peut encore éclairer les conditions de notre langage et les conditions de sa description. En effet, comme j'aimerais le montrer, la nouveauté de la linguistique de Saussure, comme celle de la philosophie de Wittgenstein, tient à la dynamique du point de vue avec lequel ils nous mettent sous les yeux l'infinie stabilité en même temps que l'infinie variabilité de nos usages linguistiques. Leurs descriptions nous le montrent tel qu'il est. Elles ne le représentent pas. Elles nous le rendent visible. Saussure comme Wittgenstein adoptent en cela une approche du langage résolument moderne dans laquelle nous prenons, comme sujet parlant, une part active dans la reconnaissance du paysage formé par nos mots (Utaker 2002 : 289-290).

Malgré leur inscription marquée dans des époques et des disciplines très différentes, il n'a pas échappé à un certain nombre de chercheurs (Harris 1988) (Utaker 2002) qu'il existe assez de points communs entre la linguistique de Saussure et la philosophie de Wittgenstein pour que leurs réflexions sur le langage puissent faire l'objet d'une comparaison légitime. Un aspect pourtant fondamental de leurs œuvres respectives qui ont marqué chacune à leur manière la pensée en sciences humaines du XXe siècle n'a pas fait l'objet d'un rapprochement : leur production intellectuelle a été façonnée pour et par l'enseignement. En effet, leurs livres les plus marquants sont des publications posthumes composées de divers matériaux qui portent le sceau de leur travail pédagogique. Dans le cas de Saussure, le *Cours de Linguistique générale* (Saussure 1995) a été élaboré à partir des notes des étudiants qui ont suivi le cours, les *Ecrits de linguistique générale* (2002) contiennent certaines notes de cours de Saussure lui-même. Dans le cas de Wittgenstein, *Le Cahier bleu et le cahier brun* (Wittgenstein 1996) sont des polycopiés de ses cours de philosophie à Cambridge ; *Les Cours de Cambridge* (Wittgenstein : 1988, 1992) sont des notes pour ses cours ; etc.

Comme le soulignent Fehr (2000), Bulea (2006) ou encore Maniglier (2006a), la langue que Saussure définit comme objet de la linguistique est une entité qui ne vit que parce qu'elle circule. Elle « relève d'une processualité dynamique spécifiquement humaine » (Bulea 2006 : 8). Ce qui vaut pour l'objet ne devrait-il pas aussi valoir pour son mode de description ou, en d'autres termes, le processus de description de l'objet langue peut-il échapper au principe praxéologique qui en fonde l'existence ? S'il faut concevoir la description linguistique comme une activité humaine, on pourrait la concevoir comme un enseignement, une leçon de grammaire en langue maternelle.

Chez Saussure comme chez Wittgenstein les mots de la classe ont de la peine à trouver leur expression dans les pages d'un livre. Toujours à la limite de la rupture le passage de leur pensée en cours à leur pensée sur le papier souffre d'une grande tension. J'aimerais montrer que cette difficulté ne tient pas à une résistance psychologique, mais à un mode d'enseignement respectueux de la dynamique du langage que la transposition sur le papier peut tuer en voulant trop le fixer. Que l'exercice de coucher leur description linguistique sur la page leur pose d'immenses difficultés ne doit pas être considéré comme un défaut, mais plutôt comme une qualité, comme le respect des contraintes imposées par l'objet.

« Car si ce livre est vrai, il montre avant tout qu'il est profondément faux de s'imaginer qu'on puisse faire une synthèse radieuse de la langue en partant d'un principe déterminé qui se développe et s'incorpore avec [].

Il montre qu'on ne peut comprendre ce qu'est la langue qu'à l'aide de quatre ou cinq principes sans cesse intercroisés d'une manière qui semble faite exprès pour tromper les plus habiles et les plus attentifs à leur propre pensée. C'est donc un terrain où chaque paragraphe doit rester comme une pièce solide enfoncée dans le marécage, avec faculté de retrouver sa route en arrière comme en avant.

Tandis que dans tout autre domaine les vérités s'appuient et se rappellent les unes les autres à mesure qu'on avance, il semble qu'une fatalité veuille pour la langue que toute nouvelle vérité oblitère l'autre parce que les vérités initiales ne sont pas simples » (Saussure 2002 : pp. 95-96).

La hantise de Saussure pour l'écriture tient à ce qu'il ne voit pas comment commencer une description du langage sans fondement. Dans ces conditions, il lui est impossible de poser la première pierre d'un édifice dont il sait qu'il n'a pas de fondation. Depuis sa nomination à l'Université de

Genève en 1891, Saussure souffre d'une injonction paradoxale : en reprenant le cours de linguistique générale, l'institution attend de lui qu'il définisse ce qu'il entend par « linguistique générale », tout en sachant pertinemment que les langues sont particulières et ont pour principale spécificité de varier autant dans l'espace que dans le temps. Cette condition contradictoire qu'il doit tenir en même temps qu'il la subit va être sa malédiction, mais aussi sa chance.

Dans une lettre de 1893, trois ans après sa nomination à la chaire de Linguistique générale, Saussure fait part de son malaise à Meillet :

« Je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste ce qu'il fait, en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue ; et en même temps l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique. C'est, en dernière analyse, seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes autres comme appartenant à certain peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique, qui conserve pour moi un intérêt : et précisément je n'ai plus le plaisir de pouvoir me livrer à cette étude sans arrière-pensée, et de jouir du fait particulier tenant à un milieu particulier. Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réformer, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, vient gâter mon plaisir historique, quoique je n'aie pas de plus cher vœu que de n'avoir pas à m'occuper de la langue en général. Cela finira malgré moi par un livre où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque. »

Ce livre écrit par la main de Saussure ne verra jamais le jour. Le CLG n'est sans doute pas non plus le livre que Saussure avait imaginé. Les ELG ne sont pas la suite des trois incipit que ce livre contient. Dans ses commentaires et notes à l'édition critique du CLG, Tullio de Mauro compare les difficultés d'écriture de Saussure et Wittgenstein. J'aimerais m'inspirer de ses intuitions pour les porter un peu plus loin dans la même direction.

Dans la note 16 qui renvoie à la préface du CLG de Bally et Sechehaye, Tullio de Mauro pose le problème de l'incompatibilité de la forme écrite du livre avec la forme orale originale du cours de cette manière :

« A partir de 1939 [...], on commence à prendre conscience du fait que le CLG a durci une pensée dont la forme était sans doute fluctuante, soit, peut-être, pour des raisons conceptuelles profondes, soit plus certainement, parce qu'elle s'est manifestée à travers toutes les imperfections et les hésitations de la leçon prononcée. » (Saussure 1995 : p. 408, n16)

Comme le suggère mon titre, je suis d'accord avec Tullio de Mauro pour trouver la comparaison entre Saussure et Wittgenstein tout à fait pertinente, par contre j'affirmerais très clairement que la pensée de Saussure est dynamique pour des raisons profondément conceptuelles : elle est toujours en cours parce qu'elle prend sens dans son cours.

Comme le souligne De Mauro, une terrible tension contradictoire naît chez Saussure, d'une part, de l'obligation de donner un cours de linguistique générale et, d'autre part, sa profonde conviction que toute tentative de contraindre la description des langues particulière par des définitions générales est impossible. De Mauro met le doigt sur cette injonction paradoxale qui travaille Saussure en comparant sa leçon inaugurale de 1891, dans laquelle il évite soigneusement d'utiliser le terme « linguistique générale » et la lettre qu'il envoie à Meillet en 1894 dans laquelle il se dit bien dégoûté de toutes ses tentatives de définitions en termes généraux des concepts linguistiques.

Malgré les trois années qu'il passe à donner son Cours de linguistique générale, aucun livre ne naîtra de sa main à partir de cet enseignement. De Mauro remarque avec justesse que Saussure et Wittgenstein partagent la même hantise paralysante quand il s'agit de fixer dans un livre leurs pensées linguistiques qu'ils arrivent pourtant si facilement à dire dans leur salle de cours.

Saussure expose cette difficulté au moment de commencer à écrire ce fameux livre de linguistique générale :

« Il y a donc véritablement absence nécessaire de tout point de départ, et si quelque lecteur veut bien suivre attentivement notre pensée d'un bout à l'autre de ce volume, Il reconnaîtra, nous en sommes persuadés, qu'il était pour ainsi dire impossible de suivre un ordre très rigoureux.

Nous nous permettrons de remettre, jusqu'à trois et quatre fois, la même idée sous les yeux du lecteur, parce qu'il n'existe réellement aucun point de départ plus indiqué qu'un autre pour y fonder la démonstration » (Saussure 1995 : p. 409, n. 56-57).

Tullio de Mauro compare cette note de Saussure à ce que dit Wittgenstein de son livre, les *Recherches philosophiques*, dans leur préface :

« Après de nombreuses tentatives infructueuses pour réunir en un tel ensemble les résultats auxquels j'étais parvenu, j'ai compris que je n'y arriverais pas, que ce que je pourrais écrire de meilleur ne consisterait jamais qu'en des remarques philosophiques, car mes pensées se paralysaient dès que j'allais contre leur pente naturelle et que je les forçais à aller dans une seule direction. — Et cela était évidemment lié à la nature même de la recherche ; car celle-ci nous contraint à parcourir en tous sens un vaste domaine de pensées. — Les remarques philosophiques de ce livre sont, en quelque sorte, des esquisses de paysage nées de ces longs parcours compliqués.

Sans cesse les mêmes points, ou presque les mêmes, ont été abordés à nouveau à partir de directions différentes, et sans cesse de nouveaux tableaux ont été ébauchés. » (Wittgenstein 2005 : pp. 21-22)

De mon point de vue, De Mauro coupe la citation de Wittgenstein trop vite parce que la raison pour laquelle Wittgenstein réussit à surmonter son incapacité à donner la forme d'un livre à sa description du langage apparaît tout de suite après :

« Nombre d'entre eux [les tableaux] dessinés de façon maladroite ou imprécise trahissaient tous les défauts d'un médiocre dessinateur. Et une fois ces tableaux-là écartés, il en restait un certain nombre qui étaient à demi réussis, mais qu'il fallait réorganiser ou même retoucher pour qu'ils présentent à l'observateur le tableau d'un paysage. — Ce livre n'est donc en réalité qu'un album. » (Wittgenstein 2004 : pp. 21-22)

Si Wittgenstein réussit là où Saussure a échoué, c'est qu'il n'a pas écrit un livre, mais publié un album. Il n'entend pas décrire le langage d'un quelconque point de vue surplombant, mais faire voir nos usages de tous les jours en nous faisant parcourir une série de tableaux pour montrer les transitions possibles entre nos différents jeux de langage ordinaires. Pour reprendre une expression de Christiane Chauviré (2003), il veut nous faire voir le visible. Les *Recherches philosophiques* de Wittgenstein (2005) s'avèrent donc être une éducation du regard. La linguistique de Saussure a aussi ce pouvoir de nous faire voir autrement notre langage pour autant que nous portions attention à ce qu'il nous met sous les yeux.

Voir ce qui crève les yeux

Pour illustrer plus précisément ce que j'aimerais montrer, je vais maintenant m'intéresser de très près au premier chapitre du CLG « nature du signe linguistique ». De Mauro dit de ce chapitre qu'il est le résultat éditorial d'une fusion entre les notes d'étudiants du troisième cours de linguistique générale et d'une note autographe de Saussure lui-même. Il fournit donc un lieu privilégié pour observer la construction pédagogique du cours de Saussure. De Mauro précise :

« Il s'agit d'un discours ad usum Delphini, dont le schéma est : “ Enfin si la langue était une nomenclature (bien que cela ne soit pas), le caractère double du signe linguistique n'en

serait que mieux mis en relief. ” Le discours se développe donc dans une direction évidemment didactique [...] » (Saussure 2002 : p. 439, n. 129).

Ici encore, Tullio de Mauro compare Wittgenstein à Saussure. Et comment ne pas être frappé, comme lui, par la profonde ressemblance entre la note autographe de Saussure qui commence avec l'exemple d'Adam qui donne des noms aux animaux :

« Le problème du langage ne se pose à la plupart des esprits que sous la forme d'une nomenclature. Au chapitre IV de la Genèse nous voyons Adam donner des noms [...] (La plupart des conceptions que se font, ou du moins qu'offrent les) philosophes du langage font songer à (notre premier père) Adam appelant près de lui les (divers) animaux et leur donnant à chacun leur nom. » (Saussure 1967 : p. 147 [N 23.3])

et le premier paragraphe des Recherches philosophiques dans lequel Wittgenstein cite St-Augustin apprenant à parler en regardant les adultes donner des noms à des objets :

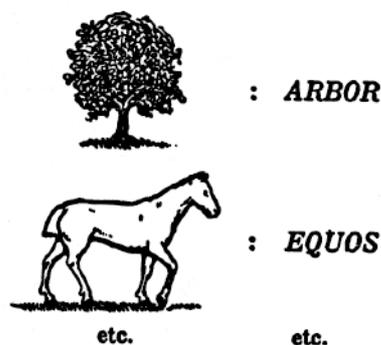
« “ Quand ils [les adultes] nommaient une certaine chose et qu'ils se tournaient, grâce au son articulé, vers elle, je le percevais et je comprenais qu'à cette chose correspondaient les sons qu'ils faisaient entendre quand ils voulaient la montrer [ostendere]. Leurs volontés m'étaient révélées par les gestes du corps, par ce langage naturel à tous les peuples que traduisent l'expression du visage, le jeu du regard, les mouvements des membres et le son de la voix, et qui manifeste les affections de l'âme lorsqu'elle désire, possède, rejette, ou fuit quelque chose. C'est ainsi qu'en entendant les mots prononcés à leur place dans différentes phrases, j'ai peu à peu appris à comprendre de quelles choses ils étaient les signes ; puis une fois ma bouche habituée à former ces signes, je me suis servi d'eux pour exprimer mes propres volontés. ” » (Wittgenstein 2005 : §1)

[...]

« Ce concept philosophique de signification a sa place dans une représentation primitive de la façon dont le langage fonctionne. On peut également dire qu'il est la représentation d'un langage plus primitif que le nôtre. » (Wittgenstein 2005 : §2)

Wittgenstein comme Saussure nous mettent sous les yeux une image du langage qu'ils entendent critiquer (celle de St-Augustin pour Wittgenstein, celle de la langue comme nomenclature pour Saussure).

Tous deux adoptent une même stratégie pédagogique dans leur critique : montrer le chemin de l'erreur à la vérité. Saussure met sous les yeux de ses étudiants dans son cours du 2 mai 1911 les images suivantes si l'on jette un coup d'œil au CLG :



« Fig. 1 : la langue comme nomenclature »



« Fig. 2 : le signe linguistique, concept et image acoustique »

Les images du cheval et de l'arbre figurent dans le CLG aussi bien que sur les notes des étudiants dans l'édition critique du CLG d'Engler, celle du signe linguistique *arbor* avec le dessin de l'arbre figure dans le CLG mais absolument pas dans les notes des étudiant-e-s du cours qui y assistèrent en 1911. Y figure par contre le signe doublement articulé avec l'indication *concept/image acoustique*. Peut-on retrouver les dessins de cheval et d'arbre ainsi que le schéma du signe linguistique dans les notes préparatoires du cours ? Dans une des notes préparatoires de Saussure au chapitre sémiologie voilà ce qu'on découvre :

« La plupart des conceptions que se font ou du moins qu'offrent les philosophes du langage font songer à notre premier père Adam appelant près de lui les divers animaux et leur donnant à chacun un nom » (Saussure 2002 : p.230)

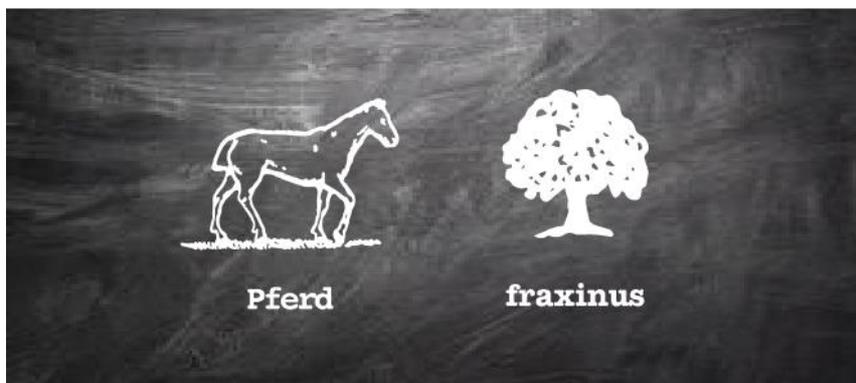
Saussure continue :

« Il est malheureux certainement qu'on commence par y mêler comme un élément primordial cette donnée des objets désignés, lesquels n'y forment aucun élément quelconque. Toutefois ce n'est rien là de plus que le fait d'un exemple mal choisi et en mettant à la place de ignis ou Pferd quelque chose comme [...] » (Saussure 2002 : p.231)

Puis :

« 2° qu'une fois un objet désigné par un nom, c'est là un tout qui va se transmettre, sans autres phénomènes à prévoir ! Si une altération se produit, ce n'est que du côté du nom qu'elle peut être à craindre à ce qu'on suppose, fraxinus devenant frêne. Cependant du côté de l'idée : [...] » (Saussure 2002 : 231)

Dans ses notes de cours n'apparaît aucun dessin, mais des blancs qui signifie sans doute que Saussure prévoyait dessiner le cheval et le frêne au tableau :



« Fig. 3 : la langue comme nomenclature »

Saussure commente dans ses notes l'usage de ces illustrations de la manière suivante :

« Voici des exemples, mais constatons tout de suite l'entière insignifiance d'un point de vue qui part de la relation d'une idée et d'un signe hors du temps, hors de la transmission, qui seule nous enseigne (expérimentalement) ce que vaut le signe. Exemples. » (Saussure 2002 : p.231)

L'intention de Saussure est tout à fait claire, il entend mettre sous les yeux de ses étudiants une image qu'il considère dénuée de sens pour montrer que du point de vue de la transmission concevoir la langue comme une nomenclature est une fausse image que nous nous faisons de notre langage. Mais de quelle transmission veut parler ici Saussure ? Veut-il parler de l'apprentissage du langage ? Je dirais qu'il veut dire, comme Wittgenstein, qu'apprendre à parler ne signifie pas pour un enfant faire correspondre des mots à des objets comme si les mots jouaient le rôle d'étiquettes. Mais, puisque Saussure mène un raisonnement par l'absurde, il faudrait lui emboîter le pas et prendre au sérieux l'idée selon laquelle un enfant apprend à parler en attachant les mots à des objets. Partir d'une fausse image pour en montrer l'inanité et faire apparaître une image plus conforme à la grammaire de notre langage. Wittgenstein décrit cette démarche pédagogique centrée sur l'apprenant dont il s'agit de modifier la manière de voir dans les *Remarques sur le rameau d'or de Frazer* :

« Il faut commencer par l'erreur et lui substituer la vérité. C'est-à-dire qu'il faut découvrir la source de l'erreur, sans quoi entendre la vérité ne nous sert à rien. Elle ne peut pénétrer lorsque quelque chose d'autre occupe sa place. Pour persuader quelqu'un de la vérité, il ne suffit pas de constater la vérité, il faut trouver le chemin qui mène de l'erreur à la vérité. (Wittgenstein 1982 : p.13)

Ce « chemin » prend forme en même temps qu'il se trace dans un enseignement qui demande du temps et une grande attention à ceux et celles à qui il s'adresse. Saussure est pleinement conscient de la prégnance des fausses images sur nos esprits. Il aborde cette résistance (ce refus de « ça voir ») dans une de ses conférences à l'Université de Genève à propos des langues qui renverraient à des objets plutôt qu'à des entités continues :

« Et au moment même où j'ai l'honneur de vous parler, je suis persuadé, je suis à vrai dire absolument certain que, malgré tout ce que je disais, la dénomination de français et latin est infiniment plus forte, restera toujours ou longtemps mille fois plus puissante sur votre esprit que toutes les instances auxquelles je puis me livrer comme linguiste, pour arriver à faire crouler ce dualisme de carton, qui nous obsède, sous le nom de français et latin. » (Saussure 2002 : 166)

A propos de cette démonstration par l'absurde qu'emploie Saussure pour faire comprendre qu'une langue est un système de signe et pas une nomenclature, Émile Constantin, étudiant qui assiste au cours, écrit :

« C'est une méthode enfantine. Si nous l'adoptons pour un moment, nous verrons facilement en quoi consiste le signe linguistique et en quoi il ne consiste pas. On se place devant une série d'objets et une série de noms : » (Engler 1967 : p. 148 [III C 278])

Cette description de la méthode pédagogique de Saussure correspond très précisément à la méthode des jeux de langage à l'œuvre dans les *Recherches philosophiques* de Wittgenstein (Erard 2017) et qui consiste à comparer deux images en les mettant sous nos yeux dans le but de nous guérir d'une fausse analogie que nous faisons et que notre langage nous répète sans cesse :

« Une image nous tenait captifs, Et nous ne pouvions lui échapper, car elle se trouvait dans notre langage qui semblait nous la répéter inexorablement. » (Wittgenstein 2004 : § 115)

Dans le cas qui nous occupe, la fausse image est celle de la langue comme nomenclature qui nous pousse inexorablement à chercher une substance derrière un substantif (Wittgenstein 1996 : p. 35).

Dans son cours, Saussure n'essaie pas de convaincre ses étudiant-e-s. Il essaie de leur montrer une fausse analogie. Constantin l'exprime ainsi : « On se place devant une série d'objets et une série de noms » (Saussure 1967 : p. 148 [III C 278]). Ce « on » renvoie autant à l'enseignant qu'à l'enseigné qui adoptent ensemble un certain point de vue sur une série d'images que l'on se fait de la langue pour en voir les connexions (pour en comprendre la grammaire). Le point de vue chez Saussure, comme chez Wittgenstein, doit être compris comme une relation pédagogique qui nous place devant un objet concret dont on ne cherche pas à faire apparaître l'aspect par abstraction mais plutôt par le défilement d'une vue d'ensemble devant nos yeux. L'objet n'est pas à connaître, mais à reconnaître. Le problème se pose alors de savoir par où commencer la description ?

« Il y a (donc) véritablement ; absence (nécessaire) de tout point de départ, et si quelque lecteur veut bien suivre attentivement notre pensée, d'un bout à l'autre de ce volume, il reconnaîtra, nous en sommes persuadé, qu'il était pour ainsi dire impossible de suivre un ordre très rigoureux. Nous nous permettrons de remettre, jusqu'à trois et quatre fois sous différentes formes, la même idée sous les yeux du lecteur., parce qu'il n'existe réellement aucun point de départ plus indiqué qu'un autre pour y fonder la démonstration. » (Saussure 1967 : p. 25 [3295])

Saussure et Wittgenstein veulent nous donner une vue d'ensemble de notre langage. Dans leur description, il n'y a aucun point de départ privilégié parce que la vue d'ensemble n'apparaîtra sous nos yeux que dans les transitions entre les éléments du tableau général. Les exemples linguistiques empiriques qu'ils nous font voir ne valent pas comme preuve dans une démarche empirique mais comme des objets de comparaison dans une démarche qui consiste à nous faire reconnaître la grammaire de notre langage.

L'apprentissage du langage (chez Wittgenstein) ou la transmission du langage (chez Saussure) offrent un lieu de transition privilégié pour observer la vie des signes linguistiques dans le flux qui les fait passer d'une génération à l'autre. Une langue qui se transmet peut se transformer, mais ne meurt jamais. La transmission du langage offre un lieu privilégié pour observer la continuité du système linguistique en même temps que sa transformation et essayer de comprendre comment une langue peut être à la fois stable (elle continue) et instable (elle change). Pour Saussure comme pour Wittgenstein, il ne s'agit pas d'expliquer cet étrange paradoxe. Il n'y a rien à expliquer parce que tout est là devant nos yeux. Il s'agit de faire disparaître le paradoxe en nous débarrassant d'une fausse image que nous nous faisons de notre langage et nous empêche de voir en quoi une langue est à la fois stable et instable. Wittgenstein appelle ces jeux par lesquels les enfants apprennent leur langue maternelle des jeux de langage :

Nos jeux de langage clairs et simples ne sont pas des études préparatoires pour une réglementation future du langage - ce ne sont pas de premières approximations, qui ne tiendraient compte ni du frottement ni de la résistance de l'air. Les jeux de langage se présentent plutôt comme des objets de comparaison, qui doivent éclairer, au moyen de ressemblances et de dissemblances, les conditions qui sont celles de notre langage. (Wittgenstein 2005 : § 130)

Nous commencerons donc par un jeu de langage dans lequel un enfant (*Angel*, 21 mois) joue avec son papa à donner des noms à des dessins sur une feuille de papier :



« Fig. 4 : donner des noms à des dessins »



<http://av.unil.ch/hva/3279/sw-video-1-seq1.mp4>

Cet exemple (ce jeu de langage) nous permettra de suivre la pensée de Saussure dans les chapitres I (nature du signe linguistique) et III (objet de la linguistique) du CLG. Nous comparerons ces deux chapitres au cours de linguistique générale tel qu'il apparaît dans les notes d'étudiant-e-s et les notes préparatoires du cours de Saussure dans l'édition de Rudolf Engler de 1967. Cette comparaison devrait faire apparaître la linguistique comme enseignement en nous mettant sur les traces de la didactique saussurienne qui va d'une fausse image de la langue comme nomenclature vers une image de la langue comme système de signes :

« Mais il y a là, implicitement quelque tendance que nous ne pouvons méconnaître ni laisser passer sur ce que serait en définitive le langage : savoir, une nomenclature d'objets. D'objets d'abord donnés. D'abord l'objet, puis le signe ; donc (ce que nous nierons toujours) base extérieure donnée au signe, et figuration du langage par ce rapport-ci :

$$\text{Objets} \left\{ \begin{array}{l} * - a \\ * - b \\ * - c \end{array} \right\} \text{Noms}$$

*alors que la vraie figuration est : a — b — c, hors de toute connaissance d'un rapport effectif comme *—a, fondé sur un objet. » (Saussure 2002 : p. 230)*

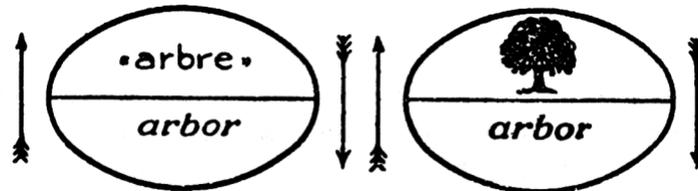
Le signe linguistique joue un rôle central dans la démonstration qui amène Saussure à définir le langage. Nous en suivrons le fil pédagogique dans cet ordre :

1. L'arbitraire du signe
2. La valeur et la langue comme système de signe

3. L'identité linguistique
4. Signifier

L'arbitraire du signe

Dans le CLG le signe linguistique est schématisé au moyen de la figure suivante :



« Fig. 5 : le signe linguistique, arbor et "arbre" »

Ce dessin ne figure pas dans les notes des étudiant-e-s qui ont assisté au cours de Saussure le 12 mai 1911. On peut donc en déduire qu'il s'agit d'un ajout des éditeurs du CLG, Charles Bally et Albert Sechehaye (Joseph 2017 : p.158). Il faut donc la considérer comme une interprétation du cours. De mon point de vue, elle est très intéressante parce qu'elle nous donne une fausse image de ce que Saussure a voulu montrer dans son enseignement, elle fournit un parfait point de départ pour aller d'une image qui sonne faux à une image qui sonne plus juste. Il ne faut donc pas l'écarter comme inauthentique mais la prendre très au sérieux parce qu'elle a quelque chose à nous apprendre.

Les flèches ont été ajoutées par Bally et Sechehaye autant sur la figure ci-dessus (figure 5) que sur celle du signe avec mention image acoustique – concept. Elles mettent en évidence la difficulté qu'ils ont eu à (se) représenter l'association de l'image acoustique *arbor* avec le concept «arbor» autrement que sous la forme d'une relation, fût-elle réciproque, alors que Saussure décrivait les deux faces du signe comme les côtés d'une feuille de papier ou d'une pièce de monnaie.

Le choix d'utiliser le dessin d'un arbre pour figurer le concept « arbre » introduit une interprétation du signifié qui substitue à la relation mot/objet que rejette Saussure, une relation image acoustique/image conceptuelle dans laquelle l'image conceptuelle est une représentation de l'objet. En effet, l'arbre signifié du signe linguistique (figure 5) est une image de l'arbre objet (figure 1). Elle est son double : le lien entre le signifiant *arbor* et le dessin de l'arbre et le miroir de la relation entre le mot *arbor* et l'objet arbre (représenté par un dessin). Que gagne-t-on à échanger le rapport d'un mot avec un objet par le rapport d'un mot avec une image (même mentale) ? Le signe linguistique ne contribue pas à la compréhension de la signification des mots et la démonstration de Saussure nous échappe.

Reprenons l'exemple où un enfant et son père donnent des noms à des dessins. *Y* montre le dessin d'un escargot et demande à Angel « Qu'est-ce que c'est ça ? » :



L'enfant répond « Cacogeot » ou « Gocagot », Y demande confirmation « C'est un escargot ? » et l'enfant dit « mmh » (oui). Père et fils semblent s'accorder sur le nom à donner au dessin. Pourtant, force est de constater que là où Y donne le nom escargot l'enfant donne le nom *cacogeot* ou *gocagot*. De même avec le dessin de tortue, là où le père utilise le mot *tortue*, l'enfant utilise le nom *totu* :



« Fig. 6 : la langue comme nomenclature »

Dans cet exemple, si l'on veut rester précis, il faut constater qu'il n'y a pas de correspondance stricte entre les noms que donnent l'adulte et l'enfant aux dessins de la tortue et au dessin de l'escargot. Ils n'associent pas la même forme phonique au même dessin pourtant ils s'accordent pour dire qu'ils ont donné le même nom :



« Fig. 7 : l'arbitraire du signe »

Dans son cours de 1911, Saussure pose le principe que la relation entre le signifiant et le signifié est radicalement arbitraire (le CLG omet ce radicalement). Dégallier, ajoute dans ses notes :

« Personne ne contredit cette vérité, Il est important de constater cette vérité et de lui donner la place qui lui revient, sa place hiérarchique. Cette vérité qui paraît crever les yeux est tout au sommet et toutes les conséquences n'apparaissent pas avec une aussi grande évidence, car elles existent dans une foule de détails. » (Saussure 1967 : p. 153)

Wittgenstein l'aurait dit de cette manière :

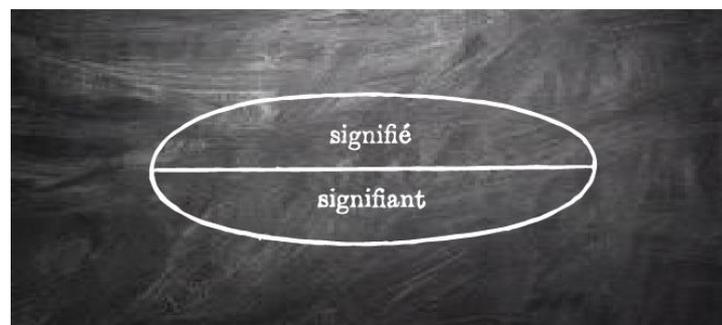
« Voudrait-on poser des thèses en philosophie qu'on ne pourrait jamais les soumettre à la discussion, parce que tout le monde serait d'accord avec elles. » (Wittgenstein 2005 : §128)

Voir ce qui creève les yeux, voir l'évidence sur laquelle tout le monde s'accorde signifie percevoir un aspect de la grammaire de notre langage. Le signifiant et le signifié sont unis au sein du signe linguistique par une relation radicalement arbitraire. Leur association n'a pas d'autre motivation

en dehors de leur appartenance à un système de signes. En insistant sur l'arbitraire du signe, Saussure affirme également la radicale autonomie de la langue.

Pour mesurer la force et la portée de cette affirmation, on peut revenir sur l'exemple de la *vidéo 1, séquence 2*. L'arbitraire du signe permet à l'enfant et l'adulte de s'accorder dans un jeu de dénomination. Il y a une grande variation dans les formes phoniques qu'ils utilisent comme signifiant pour désigner le même dessin. Pourtant, ils s'accordent dans l'association entre le nom et le dessin. Sans cette tolérance du signe linguistique, adulte et enfant ne pourrait jamais se comprendre. Sans l'arbitraire du signe la transmission d'un système de signes serait tout bonnement impossible. Et pourtant, visiblement, les enfants apprennent à parler.

Le 19 mai 1911, Saussure revient sur son cours du 12 mai 1911 sur la nature du signe linguistique pour en préciser le contenu. Insatisfait des termes image acoustique/concept pour définir le signe linguistique, il propose à ses étudiant-e-s de les remplacer par les termes signifié et signifiant. Il dessine la figure suivante au tableau :



« Fig. 8 : signifiant-signifié »

Il est rare de pouvoir dater avec une telle précision une invention dans le domaine des sciences humaines. Plus de cent ans plus tard, on a de la peine à mesurer la portée d'un tel événement qui aura marqué toutes les recherches sur le langage du XXe siècle. En introduisant sa conception d'un signe comportant deux faces dans une relation interne arbitraire, Saussure prévient toute tentation de voir dans le mot une entité qui renverrait à autre chose qu'elle-même. Le signe saussurien prend sens dans un système de signes dans lequel les signes entretiennent des rapports de ressemblances et de différences. Quand l'enfant apprend un mot, il apprend, en fait, un ensemble de relation entre mots à l'image d'une personne qui apprend à mesurer avec le système métrique apprend à mesurer une longueur de 5 cm tout en apprenant que cette mesure exclut la mesure 4 cm et la mesure 6 cm parce qu'en mesurant il ne peut appliquer que l'entier du système métrique. Reste à savoir comment un enfant peut faire coïncider son système linguistique encore incomplet avec le système forcément plus complet d'un adulte quand ils donnent ensemble des noms à des objets.

Valeur

Pour situer la langue comme système de signes dans l'ensemble des faits de langage, Saussure se place devant l'acte linguistique individuel qui permet de reconstituer le circuit de la parole. Cet acte individuel « suppose au moins deux individus ; c'est le minimum exigible pour que le circuit soit complet » (Saussure 1995 : p.27). Dans le CLG ce circuit de la parole est représenté par le dessin suivant :



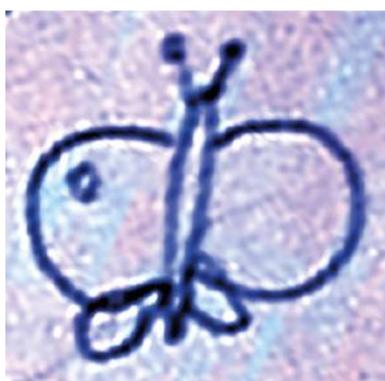
« Fig.9 : le circuit de la parole du CLG »

Ce schéma peut s'appliquer à notre exemple en remplaçant A par *Angel* et B par *Y*. Le père fait un dessin et demande à *Angel* « Qu'est-ce que c'est ? ». L'enfant répond « Azo » (oiseau). *Y* demande une seconde fois ce que c'est. L'enfant maintient sa réponse « Aso ». *Y* accepte la réponse d'*Angel* en disant « Un oiseau, d'accord » :



<http://av.unil.ch/hva/3279/sw-video-1-seq3-azo.mp4>

Pourtant *Y* pensait avoir dessiné un papillon :



« Fig. 10 : oiseau ou papillon ? »

Ce dessin représente-t-il un papillon ou un oiseau ? Quel genre de question est celle-ci ? Quels critères avons-nous pour y répondre ? Nous avons convenu que le lien entre le signifiant et le signifié était radicalement arbitraire et nous voilà parti à la recherche d'une relation motivée entre ce dessin et le nom qu'on peut lui donner ! Seul-e-s face à ce dessin, notre regard est bien en peine de décider quel nom il convient de lui donner. Dans son cours, Saussure indique clairement où chercher la langue dans les diverses manifestations du langage. Dégallier écrit dans ses notes :

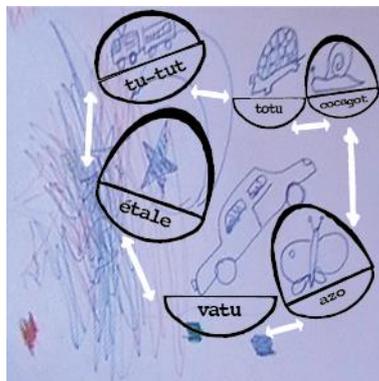
« *Considérons, dans les sphères diverses où se meut le langage, la sphère spéciale qui correspond à la langue. Ces sphères ont à être observées dans l'acte individuel. Mais il faut (au moins) deux individus pour avoir au complet le circuit de la parole.* »
 (Saussure 1967 : p. 37)

L'acte individuel de langage ne devient un acte linguistique que dans la mesure où il devient un acte social. Les notes de cours de Constantin le confirment :

« *La langue est forcément sociale, le langage pas forcément. Le langage ne saurait exister sans la langue. De même la langue suppose l'existence de la faculté du langage.* »
 (Saussure 1967 : p. 31)

Pour Saussure la langue est donc une activité sociale. Sur ce point il est très proche de Wittgenstein qui conçoit le langage comme une pratique (une activité qui renvoie à d'autres activités et en définitif à une forme de vie). La grammaire de notre langage inscrit ses règles dans des jeux de langage raison pour laquelle le jeu de langage « suivre une règle » occupe une place importante dans les *Recherches philosophiques* (Wittgenstein 2005). Pour comprendre à quoi jouent *Angel* et *Y*, il faut se placer dans cette perspective.

Y dessine un papillon. Il demande à son fils ce que c'est. *Angel* répond un oiseau. Si l'on regarde attentivement la feuille avec les dessins, le jeu consiste à donner toujours le même nom au même dessin. *Angel* donne le nom d'*azo* à un dessin de son papa. Quand *Y* lui demande de confirmer le nom qu'il veut donner, l'enfant confirme « *Azo* ». Il suit donc la règle du jeu : au même dessin, toujours donner le même nom. Au moment de la partie où *Angel* dit deux fois « *Azo* », tous les autres dessins portent un nom et il n'y a aucun dessin d'oiseau sur la feuille. Dans ce système le dernier dessin portera un nom différent de tous les autres, en opposition avec tous les autres, il y a une certaine logique à lui donner la valeur *azo*. *Y* respecte le système de valeur qu'applique *Angel* à son dessin dans l'économie des autres dessins qui figurent sur la feuille :



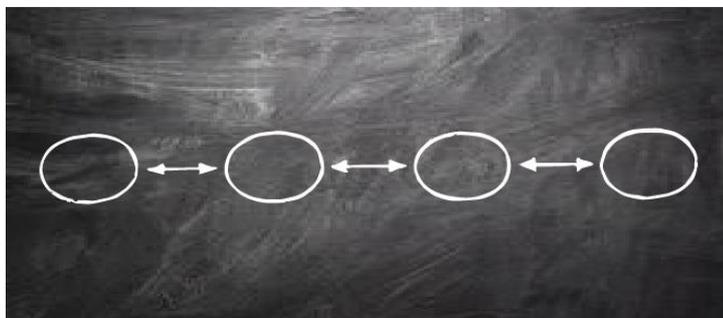
« Fig. 11 : système de valeur de gribouillis »

La langue est un jeu de ressemblances et de différences. Les signes prennent sens dans la mesure où ils s'opposent dans un système de signes. La question n'est pas de savoir si l'enfant voit un oiseau ou un papillon, elle est de savoir si le nom qu'il utilise pour un dessin permet de le différencier des autres dessins dans le système des dessins délimité par la feuille. La question est donc de savoir quelle valeur l'enfant donne à un dessin dans un système de dessin :



« Fig. 12 : Système de valeurs »

Mais ce schéma, inspiré de celui qui illustre la valeur dans le CLG, fait figurer le signifiant et le signifié du signe alors que le schéma que Saussure a dessiné au tableau noir pendant son cours ressemblait, selon les notes des étudiant-e-s, plutôt à celui-ci :



« Fig. 13 : Schéma de la valeur »

Le schéma du cours où ne figurent pas le signifiant et le signifié a l'avantage de ne pas suggérer que la différence ou la ressemblance entre les signes relèverait d'une différence ou d'une ressemblance entre signifiant ou signifié, alors que la valeur dépend de la langue comme activité sociale : « La langue est consacrée socialement et ne dépend pas de l'individu. » (Saussure 1967 : p. 41)

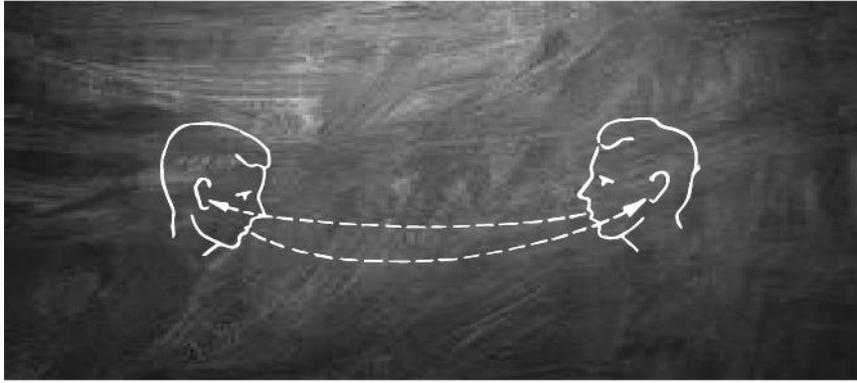
Dans l'exemple qui suit, *Angel* donne deux noms très différents à deux dessins qui se ressemblent : une tortue et un escargot. La différence entre les deux illustrations ne se trouve pourtant pas dans la différence des traits de crayon, elle réside dans le jeu de langage qui se joue et dont la règle est « donne un nom différent à deux dessins qui sont différents » :



<http://av.unil.ch/hva/3279/sw-video-2-seq1-totu-caco.mp4>

Vidéo 2 séquence 1

Autant les noms peuvent être différents d'une bouche à l'autre, autant les dessins qu'ils peuvent désigner peuvent aussi être différents. La reconnaissance d'un dessin dépend du fait que l'enfant donne de manière régulière le même nom au même dessin et du fait que l'adulte approuve cette dénomination de manière régulière. L'accord dans la dénomination dépend de l'observation de la règle « au même dessin donne le même nom et à un dessin différent donne un nom différent ». Saussure rejoint encore Wittgenstein pour affirmer que l'on ne peut apprendre une règle qui est sociale de manière privée (Wittgenstein 2005 : §202). L'association entre le signifiant et le signifié dont le schéma du CLG (figure 9) suggère qu'il se passe dans la tête des interlocuteurs du circuit de la parole en ajoutant un trait qui va de l'oreille au cerveau et du cerveau à la bouche, induit une interprétation mentaliste qui n'existe pas dans le dessin des ELG qui figure plutôt une relation sociale publique entre deux individus :



« Fig. 14 : circuit de la parole de l'ELG »

Un signe linguistique acquiert sa valeur dans un système de signe dans lequel s'oppose les signes entre eux. Mais cette valeur dépend d'une sanction sociale dans le circuit de la parole. Dans l'exemple des noms donnés à des dessins, qu'Angel reconnaisse toujours le même dessin dépend d'une part qu'il voie le même dessin et, d'autre part, que l'adulte approuve cette identité dans le jeu de langage dont la règle est « donner au même dessin le même nom ». Notre concept ordinaire de reconnaissance veut dire en même temps « voir la même chose » (la reconnaître) et « approuver une règle d'identité » (la reconnaître). On peut l'illustrer par le schéma suivant dans lequel les ronds représentent des jeux de langage :



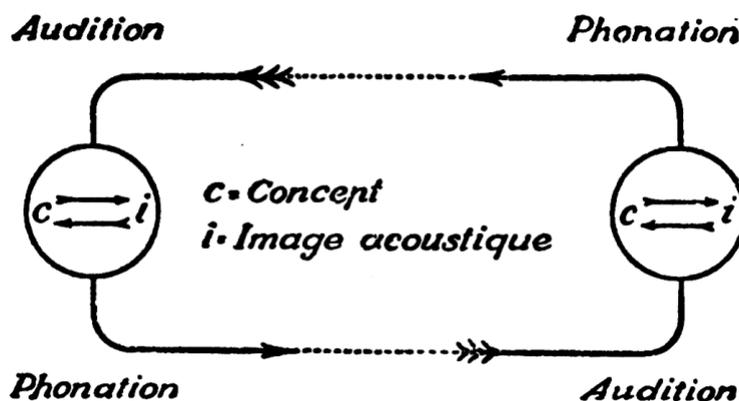
« Fig. 15 : reconnaître »

Cette identité dont va dépendre la valeur du signe dans le système de signe est le produit social de la circulation des signes. On peut donc la voir à l'œuvre dans le circuit de la parole

Identité

Dans le CLG Bally et Sechehaye décrivent ainsi le circuit de la parole :

« Le point de départ du circuit est dans le cerveau de l'une, par exemple A, où les faits de conscience, que nous appellerons concepts, se trouvent associés aux représentations des signes linguistiques ou images acoustiques servant à leur expression. Supposons qu'un concept donné déclenche dans le cerveau une image acoustique correspondante : c'est un phénomène entièrement psychique, suivi à son tour d'un procès physiologique : le cerveau transmet aux organes de la phonation une impulsion corrélative à l'image ; puis les ondes sonores se propagent de la bouche de A à l'oreille de B : procès purement physique. Ensuite, le circuit se prolonge en B dans un ordre inverse : de l'oreille au cerveau, transmission physiologique de l'image acoustique ; dans le cerveau, association psychique de cette image avec le concept correspondant. Si B parle à son tour, ce nouvel acte suivra – de son cerveau à celui de A – exactement la même marche que le premier et passera par les mêmes phases successives, que nous figurerons comme suit :



« Fig. 16 : schéma du circuit de la parole dans le CLG »

Le circuit de la parole du CLG place l'union entre le concept et l'image acoustique d'un signe linguistique dans le cerveau d'une personne A et dans le cerveau d'une personne B. Les flèches représentent la relation qui s'établit entre signifiant et signifié. Elle relève très clairement d'une mécanique dans laquelle le cerveau est à la commande : il transmet une impulsion pour faire correspondre le concept et l'image acoustique autant à l'émission qu'à la réception du signe linguistique.

L'identité sociale entre le signe du locuteur A et le locuteur B s'établit par une moyenne entre tous les individus reliés par le langage : « Non exactement sans doute, mais approximativement – les mêmes signes unis aux mêmes concepts. » (Saussure 1995: p. 29) Dans le cours, Saussure fait référence à un article de Sechehaye dans lequel ce dernier affirme «la langue a pour siège le cerveau seul : un équilibre s'établit entre tous les individus» selon les notes de Joseph (Saussure 1967 : p.36). La possibilité d'interpréter la relation entre signifiant et signifié, entre les dépôts des signes qui se cristallisent dans les cerveaux de toute la communauté pour former une moyenne qui serait la langue aboutit au résultat surprenant que la partie sociale de la langue est déposée dans la partie la plus individuelle d'une personne. Dire que Saussure partage cette conception mentaliste de la langue avec Sechehaye n'est une manière de dire que sur ce point le deuxième a une très grande influence sur le premier. Elle ne s'exerce pas partout de la même manière. Par exemple, au moment de récapituler les caractéristiques de la langue dans l'ensemble des actes du langage (le CLG parlent de « faits » de langage), Saussure précise que l'enfant a besoin d'un apprentissage pour connaître la langue. Revenons à cet apprentissage en revenant à notre jeu de langage où un enfant apprend à donner des noms à des dessins.

Dans l'exemple qui suit nous nous retrouvons devant la feuille avec les dessins. Y demande à Angel où est l'oiseau. L'enfant indique sans hésitation les gribouillis qu'il a dessiné sur la feuille en disant « Là ». Son père s'apprête à dire « Mais [non] », suspend son jugement puis approuve l'association entre le nom *oiseau* et les traits de crayon de l'enfant.



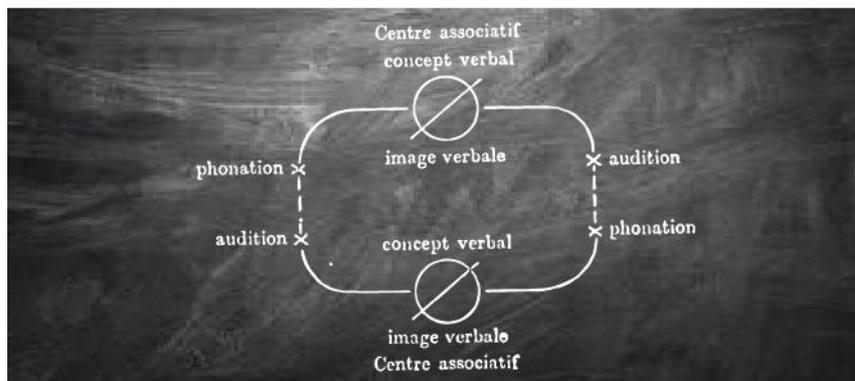
L'enfant reconnaît un oiseau dans son dessin. Le père reconnaît que l'on peut faire cette association. Y pointe ensuite le dessin du papillon en demandant ce que c'est et l'enfant y reconnaît un papillon. Il y a reconnaissance mutuelle du dessin dans le sens où il y a un accord pour voir la même chose et identité dans les signes linguistiques qui sont appliqués aux dessins.

Dans une note autographe de Saussure (Saussure 1967 : pp. 24-27) qui n'a été que peu reprise dans le CLG, Saussure réfléchit aux critères qui permettent d'affirmer que deux unités comme *cantare* et *chanter* sont le même mot. Il affirme : « Hors d'une relation (quelconque) d'identité un fait linguistique n'existe pas. Mais la relation d'identité dépend d'un point de vue (variable) qu'on décide d'adopter » (Saussure 1967 : pp. 26) Saussure ajoute que si l'on se demande quelle est l'identité entre *cantare* et *chanter*, on arrivera forcément à se demander quelle est l'identité entre *chanter* et *chanter* et l'on ne trouvera aucune chose qui garantisse l'identité en dehors du point de vue qui établit le rapport entre un usage du mot *chanter* et un autre usage du mot *chanter*. Cette manière de concevoir l'identité linguistique a un profond rapport avec le concept de règle chez Wittgenstein :

« Les mots "accord" et "règle" sont apparentés, ils sont cousins. Si j'apprends à quelqu'un l'emploi de l'un, il apprend du même coup celui de l'autre.

L'usage du mot "règle" et celui du mot "identique" sont entrelacés. (Tout comme l'usage de "proposition" et celui de "vrai".) » (Wittgenstein 2005 : §224-225)

L'identité du signe linguistique s'établit dans l'accord sur la règle « à usage identique appliquer un mot identique ». L'identité dépend donc d'un jugement d'identité. Apparaît ici une autre voix de Saussure qui privilégie la dimension sociale de la langue (Depecker 2009 : p.132) et qui affirme par exemple : « La langue est sociale, ou bien n'existe pas. La langue pour s'imposer à l'esprit de l'individu, doit d'abord avoir la sanction de la collectivité » (Saussure 1967 : p. 28). La langue ne se situerait pas pour ce Saussure-ci dans le cerveau de l'individu, mais occuperait une place différente dans le circuit de la parole tel qu'il apparaît dans les notes d'étudiant-e-s du cours :

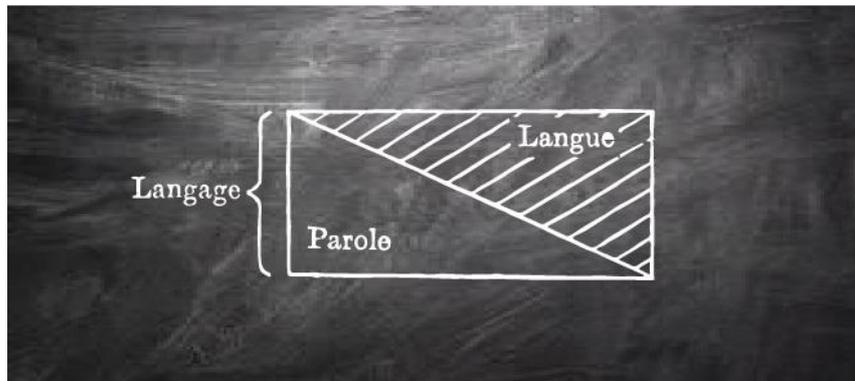


« Fig. 17 : schéma du circuit de la parole dans l'ELG »

Si l'on compare ce schéma du circuit de la parole au schéma du circuit de la parole avec les deux têtes qui apparaît dans les notes des étudiant-e-s du cours et qui ne place pas l'association entre signifiant et signifié dans un point qui se situerait dans la tête des deux interlocuteurs, il est frappant de constater que Saussure localise le centre associatif dans un espace intermédiaire entre les locuteurs. Saussure indique que cet espace se situe dans la partie psychique du circuit de la parole. Une autre philosophie de l'esprit serait à l'œuvre dans la pensée de Saussure, moins mentaliste, moins solipsiste et plus sociale. La représentation par le trait oblique qui sépare image verbale et concept verbal suggérerait un rapport moins tranché et plus sensible à la variation du signe linguistique. Enfin, un

autre détail apparaît dans la distinction que Saussure fait entre partie active et partie passive du circuit selon les notes de Dégallier : «3° partie active et partie passive : actif depuis centre jusqu'à audition ; passive depuis audition à centre. » (Saussure 1967 : p. 38). La partie exécutive du circuit de la parole inclut l'audition. Autrement dit, l'audition de ce que dit le locuteur fait partie de mon expression ou encore, en d'autres termes, la réaction de l'autre à ma parole fait activement partie de mon expression. Dans les deux têtes qui se font face dans la figure 14, les paroles s'échangent, mais aussi, détail important, les regards se font face et les personnes sont vis-à-vis de leur expression linguistique dans une coordination différente. Dans une partie active mes paroles sont parallèles à mes actes de langage, dans la partie passive ses paroles sont parallèles aux actes de langage de celui qui les énonce. Quand je parle, le seul retour que j'ai sur mon acte individuel de parole se trouve dans le regard de mon interlocuteur et c'est ainsi que « la langue est consacrée socialement et ne dépend pas de l'individu. » (Saussure 1967 : p. 41)

Le rapport entre langue et parole devient dès lors nettement plus subtil. Saussure en propose le schéma suivant dans son cours (1967 : p. 41) :



« Fig. 18 : schéma du circuit de la parole dans l'ELG »

La langue est passive, elle réside dans la collectivité. C'est un code social qui organise le langage et forme l'outil nécessaire à l'exercice de la faculté du langage. L'exécution reste individuelle, c'est le domaine de la parole. La barre oblique qui sépare la langue de la parole invite à s'imaginer que la part de la parole et celle de la langue dans un acte de langage individuelle est variable et ne peut pas être délimitée facilement. Saussure traite cette question de la manière suivante dans une conférence de 1891 :

« Les faits linguistiques peuvent-ils passer pour être le résultat d'actes de notre volonté ? Telle est donc la question. La science du langage, actuelle, y répond affirmativement. Seulement il faut ajouter aussitôt qu'il y a beaucoup de degrés connus, comme nous savons, dans la volonté consciente ou inconsciente ; or, de tous les actes qu'on pourrait mettre en parallèle, l'acte linguistique, si je puis le nommer ainsi, a ce caractère [d'être] le moins réfléchi, le moins prémédité, en même temps que le plus impersonnel de tous. Il y a là une différence de degré, qui va si loin qu'elle a longtemps donné l'illusion d'une différence essentielle, mais qui n'est en réalité qu'une différence de degrés. » (Saussure 2002 : 143)

Le paradoxe qui veut que je ne puisse apprendre à m'exprimer moi-même qu'avec les mots des autres et qu'il est, par conséquent, toujours difficile de déterminer si, quand je parle, je suis un sujet parlant ou un sujet parlé apparaît en 1891 mais elle suit Saussure jusque dans son cours de 1911 dans lequel on peut lire dans les notes de Dégallier :

« Dans la langue, il y a donc toujours un double côté qui se correspond : Elle est sociale/individuelle. Si on considère donc la sphère où la langue vit, il y aura toujours la langue individuelle et la langue sociale. » (Saussure 1967 : p. 28)

La question que pose Saussure dans sa conférence de 1891 « Les faits linguistiques peuvent-ils passer pour être le résultat d'actes de notre volonté ? » reste tout à fait d'actualité et Saussure nous a donné tous les éléments pour y répondre.

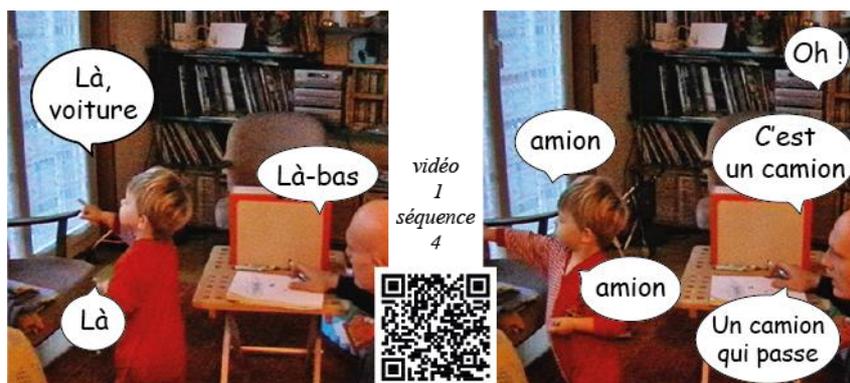
Signifier

Dans son cours du 19 mai 1911, Saussure introduit les termes signifiant et signifié pour remplacer définitivement les termes image acoustique et concept dans sa définition du signe. Il fait pourtant état de son insatisfaction de n'avoir pas trouvé de terme meilleur que signe pour désigner l'ensemble formé par ces deux entités. Dégallier fait état de ce regret dans ses notes :

« Remarque : Nous ne gagnons pas par là ce mot qui manque encore et désignerait sans ambiguïté possible leur ensemble. N'importe quel terme on choisira (signe, terme, mot, etc.) glissera à côté et sera en danger de ne désigner qu'une partie. Probablement même qu'il ne peut y en avoir : aussitôt qu'un terme s'applique à une notion de valeur, il est difficile de ne pas tomber d'un côté ou de l'autre. Donc, très difficile d'avoir un mot qui désigne sans équivoque association [du signifiant et du signifié]. » (Saussure 1967 : p. 151)

S'il n'était pas mort deux ans plus tard, Saussure aurait très certainement trouvé le terme qui lui manquait pour désigner l'ensemble formé par signifiant et signifié tant il est facile de le déduire des deux termes qu'il a choisis : signifiant – signifié – signifier. Comprise ainsi, sa définition du signe ne peut définir sa sémiologie que comme une pragmatique des actes de langage qui a pour objet l'usage que nous faisons de notre langage dans notre expression. Comme Wittgenstein, Saussure nous invite à chercher le sens de nos expressions dans l'usage que nous faisons dans des mots dans nos activités langagières. Dans les *Recherches philosophiques* (Wittgenstein 2005) l'usage veut dire en même temps application (Anwendung) et utilisation (Gebrauch). Dans la lecture que je fais du signe saussurien, le signifiant correspondrait à l'usage de la langue comme application, le signifié à l'usage de la langue comme coutume et l'acte de langage expressif comme manière de signifier.

Dans l'exemple qui suit nous retrouvons *Angel, Y* et la feuille de papier constellée de dessins, mais, cette fois, le jeu va être modifié. Le père dessine une voiture et demande à l'enfant « qu'est-ce que c'est ? ». L'enfant hésite. Le père fait « Vroum, vroum » et l'enfant dit « Voitu ». Soudain *Angel* lève le nez de la feuille, pointe un doigt dehors et dit « Voitu » :



<http://av.unil.ch/hva/3279/sw-video1-seq4-voiture.mp4>

Dans cet exemple, le dessin de voiture joue un rôle très différent de celui qu'il jouait dans les jeux de langage précédents. L'enfant ne donne plus des noms aux différents dessins de la page sur laquelle chaque dessin joue le rôle d'objet représenté (la voiture sur le papier pour la voiture en fer et en tôle), l'enfant utilise le dessin comme instrument de représentation (l'image d'une voiture pour trouver une voiture sur le modèle d'un échantillon de couleur pour trouver une couleur).

Qu'un adulte et un enfant puissent s'accorder sur les noms à donner à des dessins qui figurent sur une feuille, un imagier imprimé ou un livre d'images montre que l'on peut représenter le langage par le langage (ce qui lui confère une certaine stabilité, à lui et aux formes de vies qui le contiennent).

Cet exemple montre aussi comment un enfant apprend la valeur des signes linguistiques dans un système de signes en suivant une règle d'identité. Mais le système est dans le même rapport à l'usage que le plan d'une maison par rapport à sa construction. L'usage du mot *voiture* s'arrête aux quatre côtés de la feuille de papier dans le jeu de langage des objets représentés.

Quand *Angel* désigne du doigt des voitures garées à l'extérieur, son index marque une autre relation que l'index de *Y* qui pointe le dessin d'une voiture sur la feuille de papier. L'enfant établit une identité entre le dessin, le mot et un objet extérieur. Il fait usage de la représentation pour l'appliquer à un objet. Le mot « voiture » dans sa relation au dessin de la voiture sur la feuille sert à définir le mot en répondant à la question « Qu'est-ce que c'est ? », le mot voiture dans sa relation à l'objet voiture sert d'expression linguistique à l'enfant. Wittgenstein présente ainsi cette différence entre constat et exclamation :

« Je regarde un animal. On me demande : « Que vois-tu ? » Je réponds : « Un lapin. » - Je vois un paysage. Soudain un lapin y passe en courant. Je m'écrie : « Un lapin ! »
Le constat et l'exclamation sont tous deux une expression de la perception et de l'expérience visuelle. Mais l'exclamation l'est en un autre sens que le constat. Elle nous échappe. – Elle entretient le même rapport avec l'expérience vécue que le cri avec la douleur.
Mais, étant donné qu'elle est la description d'une perception, on peut aussi la nommer l'expression d'une pensée. – Quelqu'un qui regarde un objet ne doit pas nécessairement penser à lui. Mais celui qui a une expérience visuelle dont l'expression est une exclamation pense aussi à ce qu'il voit.
Il semble donc que l'apparition soudaine de l'aspect soit à demi expérience visuelle et à demi pensée. » (Wittgenstein 2004 :

En établissant une relation entre le mot *voiture* et une voiture, *Angel* fait un acte de langage individuel, il signifie. Il applique le mot *voiture*, il est signifiant en même temps qu'il est signifié par la coutume linguistique. L'enfant s'exprime en même temps qu'il s'expose, nous reconnaissons dans ce vouloir dire la double face de l'usage comme application et de l'usage comme tradition. Qui parle ? L'enfant ou la langue ? Les deux comme le suggère la figure des rapports entre langage, langue et parole de Saussure (figure 18). Dans quelle mesure signifions-nous vraiment ce que nous voulons dire ? Le sujet parlant joue un rôle central dans la linguistique de Saussure, mais dans une acception moderne du sujet parlant qui tient compte de la part consciente et inconsciente de notre expression linguistique.

Une pensée en cours

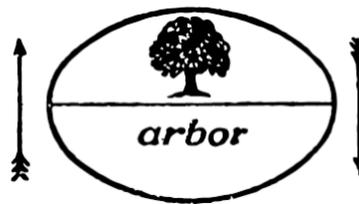
Si Saussure et Wittgenstein postulaient aujourd'hui aux chaires universitaires qu'ils occupaient à Genève et à Cambridge, ils n'auraient aucune chance d'être nommés, leur dossier de publications serait assurément jugé insuffisant. Pourtant, leurs pensées respectives ont marqué en profondeur la recherche sur le langage du XXe siècle : Saussure, pour la première partie, avec le développement du structuralisme et Wittgenstein, pour la seconde partie, avec le développement de la philosophie analytique. Quelle étrange puissance recèlent les œuvres de Saussure et de Wittgenstein pour que leurs pensées aient suscité chez d'autres autant de désir de les voir publier, de les reprendre et de les prolonger sur toute l'étendue du XXe siècle ? Je dirais qu'ils ont trouvé un moyen de parler du langage qui lui laisse la parole et respecte ses nuances, les extraordinaires variations de son flux. Ils ont trouvé le moyen d'en saisir la circulation sans le garroter. Ils en ont parlé en lui laissant le soin de nous dire. Comment s'y sont-ils pris ?

Saussure et Wittgenstein adoptent un point de vue grammatical sur le langage. Chez l'un comme chez l'autre, il faut entendre grammaire au sens le plus ordinaire de ce terme ou plutôt au double sens ordinaire de ce terme d'usage et de description de l'usage. Leur force est d'avoir su concilier usage et description de l'usage sans que l'établissement de la règle fixe la dynamique de la règle. Ils n'ont pas décrit des phénomènes linguistiques, mais des possibilités de phénomènes. Comment s'y sont-ils pris ?

Les descriptions de Saussure et de Wittgenstein fourmillent d'exemples pour illustrer notre usage du langage. Ces exemples nous mettent nos expressions sous les yeux en les adressant à notre conscience linguistique (et à notre inconscient linguistique). Il nous revient alors de juger si nous faisons communauté avec ce que Saussure et Wittgenstein disent que nous disons. Notre réponse fait partie de dynamique de l'interrogation dans un espace intermédiaire qui nous permet de voir ce que veulent dire nos expressions et ce que nous voulons dire avec elle. Ce *nous* qui revient sans arrêt marque l'appel à notre accord dans le langage qui fait des descriptions de Saussure et de Wittgenstein des enseignements dont la seule limite est notre compréhension :

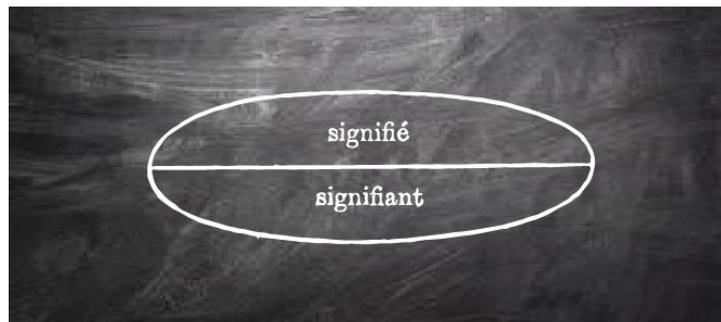
« Que veux-je dire quand je dis : « Ici, la capacité d'apprendre de l'élève peut s'interrompre » ? Est-ce ma propre expérience que je communique ainsi ? Naturellement pas. (Même si j'ai fait une telle expérience.) Que vais-je donc faire de cette proposition ? J'aimerais en effet que tu dises : « Il est vrai qu'on pourrait aussi imaginer cela, que cela aussi pourrait se produire ! » - Mais mon intention était-elle d'attirer l'attention de quelqu'un sur le fait qu'il est capable d'imaginer cela ? -- Je voulais lui mettre cette image sous les yeux; et le fait qu'il l'a reconnue consiste en ce que maintenant il est enclin à considérer différemment un cas donné, c'est-à-dire à le comparer à telle suite d'images. J'ai modifié sa manière de voir. (Les mathématiciens indiens : « Regarde donc ceci ! ») » (Wittgenstein 2005 : §144)

Un dessin sur une feuille de papier est un objet représenté. Si un spectateur solitaire le regarde, il peut être comparé à un tableau accroché à un mur.



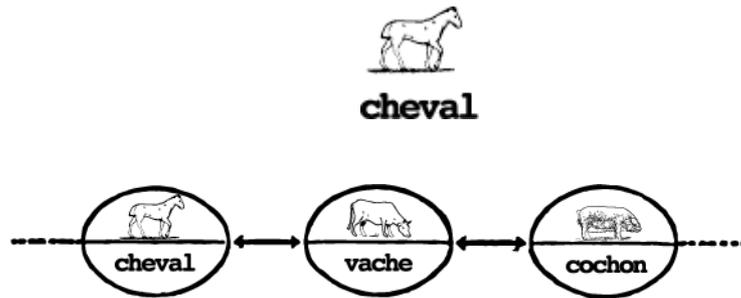
« Fig. 2 : le signe linguistique, concept et image acoustique »

Une image que l'on dessine sur un tableau noir et qui s'adresse à quelqu'un pour lui montrer quelque chose est un instrument de représentation :

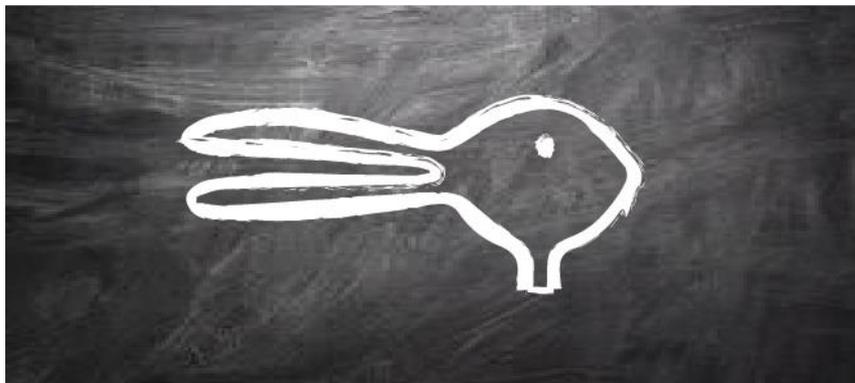


« Fig. 8 : signifiant-signifié »

En traçant au tableau noir une représentation erronée de notre langage et en lui substituant une image plus en rapport avec notre langage ordinaire, Saussure fait faire une expérience grammaticale à ceux et celles à qui ce changement d'aspect est adressé. Il leur enseigne sa pensée en les amenant à voir différemment une représentation de notre langage. Il éduque leur regard.



Saussure et Wittgenstein nous ont laissé deux pensées en cours parce que leur enseignement a besoin de nous pour vivre ; pas pour que nous connaissions notre grammaire, mais pour que nous reconnaissons nos formes d'expressions. Leurs pensées sont toujours en cours parce que nous pouvons toujours refuser de nous reconnaître dans ce que notre langage nous montre, nous soustraire à nos expressions pour n'en retenir qu'un aspect, une fausse image à laquelle nous revenons sans cesse parce qu'elle fait partie de nous et de notre langage :



Remerciements

J'aimerais remercier Ludwig Jäger pour avoir confirmé l'analogie possible entre la numérotation d'un Saussure I et II sur le modèle d'un Wittgenstein I et II. Merci aussi à John E. Joseph pour ses remarques bienveillantes sur les rapports entre les dessins du CLG et de l'ELG (remarques qui se trouvent dans son article dont il a eu la gentillesse de m'envoyer une copie avant sa publication). Merci à Sacha Auderset et Joséphine Stebler pour leurs lectures avisées. Enfin, merci à Fabienne Reboul Scherrer pour sa relecture très attentive et très attentionnée.

Références

- Béguelin Marie-José (2012). La place de la grammaire comparée, *Langages*, (185), 75-90.
- Bergounioux Gabriel (2012), Saussure et l'histoire de la linguistique : l'apport des sources manuscrites. *Langages*, 185(1), 51.
- Bouquet Simon (1997), *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot & Rivages.
- Bulea Bronckart Ecaterina (2006), « La nature dynamique des faits langagiers, ou de la "vie" chez Ferdinand de Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, (59), 5-19.
- Cavell Stanley (2012), *Les voix de la raison: Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie*, Paris, Seuil.
- Chauviré Christiane (2003), *Voir le visible: la seconde philosophie de Wittgenstein*, Paris, PUF.

- Chauviré Christiane (2016), *Comprendre l'art: l'esthétique de Wittgenstein*, Paris, Kimé.
- Depecker Loïc (2009), *Comprendre Saussure: d'après les manuscrits*, Paris, A Colin.
- Depecker Loïc (2012a), « L'élaboration du concept de « valeur » dans les manuscrits saussuriens, *Langages*, (185), 109-124.
- Depecker Loïc (2012b), Les manuscrits de Saussure : une révolution philologique, *Langages*, (185), 3-6.
- Erard Yves (2017a), *Des jeux de langage chez l'enfant : Saussure, Wittgenstein, Cavell et la transmission du langage*. Lausanne : BSN Press.
- Erard Yves (2017b), « L'acquisition du langage chez Stanley Cavell : confusion scolastique et réflexivité critique », *a contrario*, N° 25, Lausanne, BSN Press.
- Fehr Johannes (2000), *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF.
- Harris Roy (1988) *Language, Saussure and Wittgenstein : how to play games with words*. London, New York, Routledge.
- Jäger Ludwig (2007), *Ferdinand de Saussure zur Einführung*, Hamburg, Junius Hamburg.
- Joseph John E. (2012), *Saussure*, Oxford, Oxford University Press.
- Joseph John E. (2017), « The arbre-tree sign : Pictures and words in counterpoint in the Cours de linguistique générale. *Semiotica*, (217), 147–171.
- Laugier Sandra (2009), *Wittgenstein : les sens de l'usage*, Paris, Vrin.
- Maniglier Patrice (2006), *La vie énigmatique des signes : Saussure et la naissance du structuralisme*, Paris, L. Scheer.
- Maniglier Patrice (2006), « Les choses du langage : de Saussure au structuralisme », *Figures de la psychanalyse*, no 12(2), 27-44.
- Parret Herman (2014), *Le son et l'oreille: six essais sur les manuscrits saussuriens de Harvard*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Saussure Ferdinand de (1967), *Cours de linguistique générale*, Wiesbaden, O'Harrassowitz.
- Saussure Ferdinand de (1995), *Cours de linguistique générale*, (C. Bally & T. De Mauro, Éd.), Paris, Payot.
- Saussure Ferdinand de (2002), *Ecrits de linguistique générale*, (S. Bouquet, Éd.), Paris, Gallimard.
- Soulez Antonia (2004), *Wittgenstein et le tournant grammatical*, Paris, PUF.
- Soulez Antonia (2015), *Images du monde: quelle place pour la science? : actes de la journée internationale « Weltbild »*, Paris, L'Harmattan.
- Utaker Arild (2002), *La philosophie du langage: une archéologie saussurienne*, Paris, PUF.
- Wittgenstein Ludwig (1982), *Remarques sur « Le Rameau d'or » de Frazer Suivie de L'animal cérémoniel: Wittgenstein et l'anthropologie / Jacques Bouveresse*, Lausanne, L'Age d'homme.
- Wittgenstein Ludwig (1996), *Le cahier bleu: et Le cahier brun*, Paris, Gallimard.
- Wittgenstein Ludwig (2005), *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard.